

PETIT COURRIER DES DAMES
PARIS 48 Rue VIVIENNE
MODES DE PARIS - CHRONIQUE BEAUX-ARTS

THÉÂTRE - ÉCONOMIE DOMESTIQUE



MODES

Dans la foule des élégantes venues pour acclamer le vainqueur du Prix de Paris, les costumes avaient cet aspect vaporeux qu'ils doivent aux tissus dentelle, particulièrement déchiquetés de cette saison. La dentelle de laine ainsi que la laize, cette dernière un peu lourde, cependant, font fort bien en jupe droite plissée au tour de taille, avec assez d'ampleur pour épaissir un peu; c'est ainsi que le veut la mode, mais seulement pour cette façon. Jupe assez courte relevant légèrement derrière, le bord jouant sur un bas de jupe tout mousseux de petits et fins plissés.

Quelque élancée que l'on soit, cette façon donne toujours l'aspect lourd, et le casaquin qui doit compléter cette tenue, donne un ensemble rustique qui ferait mieux aux champs que sur le premier turf de France.

Mardi dernier était exposé dans les salons de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, un des plus jolis trousseaux que nous ayons vus ce printemps. La robe de mariée, d'une simplicité charmante, est en linon sur un dessous de faille française. Ce linon brodé au plumetis de grappes de muguet, est une merveille. Au bas de la traîne deux ruches en Valenciennes vraie, puis sur les côtés des spirales de cette même dentelle, que l'on retrouve décrivant sur le corsage un grand décolleté carré et à la manche une engageante chiffonnée. Capitonnant la tête de la dentelle, une fleur d'oranger et son bouton sans feuilles. Nos sincères compliments à



Costume en étamine cuivre et visite en broché. — Costume en dentelle et voile avec pèlerine à pans.

Modèles de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

madame Pelletier-Vidal pour la charmante idée qui lui a fait abandonner la traditionnelle robe de satin ou de faille, ornée de points et d'Angleterre.

Un costume habillé pour réception de château est en étamine crème unie, et même étoffe à larges raies de moire, combinée avec une faille française, mousse

fraîche, un vert jaune fort joli mais bien difficile à porter, à moins que l'on ne soit blonde comme les blés, avec un teint de lis et de rose.

Jupe en taffetas crème, ornée de frisottants et drapée d'un grand voile en étamine qui fait tablier ; un large ourlet dans lequel une bande de faille mousse fait transparent, et au bord une dentelle de laine fine et d'un beau dessin. Sur les lés de derrière, plissés, tombent les pans d'une superbe ceinture en moire mousse dont l'énorme nœud est fixé sur la basque du dos de la redingote. Cette redingote est en étamine à bandes de moire, droite, elle s'arrête de chaque côté d'une chemisette en laize de laine bouffante sur un dessous tendu en faille mousse ; tout cela s'arrête à quelques centimètres sous la taille. La bande de moire forme le bord de chaque devant, lequel dessine bien la taille sans *plaquer* dessus, il joue même un peu. Manche en étamine assez longue pour qu'elle puisse rabattre deux fois sur deux bracelets étagés en faille mousse.

Là-bas, nous apercevons modestement caché par des toilettes de visite, de dîner, etc., le costume de voyage, une façon trouvée par madame Pelletier-Vidal et dont la coupe n'a rien d'emprunté aux façons connues. L'étoffe, d'un ton étrusque un peu changeant, est une étamine serrée qui peut résister à tous les accidents.

Une jupe assez courte, puisqu'elle s'arrête à la cheville, est plissée de plis creux et posée sur un dessous de taffetas au bord duquel court une ruche à la vieille « *très solidement cousue* » me fait remarquer madame Pelletier. Dessus se met une blouse froncée à l'encolure avec un petit bord frisottant remplaçant le col, toute la largeur maintenue par des fronces est ramassée vers la taille, où les côtés croisent l'un sur l'autre ; le dos froncé, est ajusté ainsi que le dessous qui est en taffetas. Comme ceinture, un simple ruban que l'on noue de côté par deux coques. Il y en a toute une provision. Selon le temps, et peut-être selon l'humeur, on égayera ou l'on assombriera son costume par le choix du ruban foncé ou clair. Dans un carton étaient placées douze ceintures dont nous avons pris le nom des couleurs. En belle humeur et pour le beau temps : rose ancien, bleu céleste, mais foncé, rose héliotrope, étrusque très clair. Pour le temps sombre et l'humeur assortie : grenat foncé, noir, bleu de Prusse, vert bouteille et quatre tons d'un rouge indéfinissable, comme certains verts que nous avons passés sous silence. On pourrait appeler ce ruban la *ceinture étiquette*, n'apprendra-t-elle pas en effet l'état de l'humeur ? ainsi avertis, maris et amies pourront parfois éviter de petits agacements.

CORALIE L.

CORSET ANNE D'AUTRICHE, CEINTURE RÉGENTE
De mesdames de Vertus, sœurs, 12, rue Auber, Paris.

Les couturières bénéficient d'un corset bien taillé : le corset *Anne d'Autriche* donne tout à la fois de la grâce et de la souplesse et mérite le très grand succès que lui font nos mondaines, succès que les fêtes nombreuses données au printemps ont prolongé, car il est par excellence le corset des grandes toilettes. La coupe, la pose des baleines et des ressorts parfaitement comprise donnent à la taille l'aspect que la mode exige, sans pour cela gêner les mouvements. La ceinture Régente n'a pas moins de succès, quoique étant d'une toute autre coupe. Elle est de mignonnes proportions et sied à toutes les tailles auxquelles elle donne une grâce charmante. La renommée est depuis longtemps acquise à ces deux corsets auxquels mesdames de Vertus ont donné des noms qui font tout de suite comprendre à quel genre de toilette ils conviennent.

COMPAGNIE FRANÇAISE DES MACHINES À COUDRE
H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

M. Vigneron s'applique sans cesse à chercher quelles améliorations nouvelles pourraient encore recevoir le mécanisme si parfait déjà de ses machines. A côté du travail pratique, nous entendons par ce mot tout ce qui tient au costume, à la lingerie fine et de maison, etc. ; il y a une série de travaux qui s'adressent à l'ameublement, tels que la soutache, la broderie au passé, en soie, en chenille et qui sont faits admirablement bien par la machine Vigneron ; ceux que nous avons examinés sont superbes.

De nombreuses récompenses sont venues affirmer la supériorité des machines H. Vigneron, nos lectrices peuvent avoir une confiance entière dans les produits de la Compagnie française. La machine N° 2 est celle adoptée dans les écoles professionnelles de la ville de Paris. La Favorite des Dames, l'Éclair, la Canadienne, marchent à la main, ou au pied si on les assujettit à une table.

A LA PENSÉE
5, faubourg Saint-Honoré, 5.

Cette année les couvertures élégantes se font en laine veloutée. Cette laine, de fabrication essentiellement française, si douce, si moelleuse et si légères convient particulièrement aux couvertures de bédons, aux couvrepieds de chaise longue et aussi aux couvertures de lit.

La laine veloutée se fait en crème, en rose et en ciel pour les bédons, et aussi en teintes plus foncées, rouge, myrthe, prune, vieil or, chamois et saphir.

La diversité et le mélange de ces teintes permettent d'assortir aux ameublements ces élégantes couvertures.

Cette laine se trouve à la Pensée, 5, faubourg Saint-Honoré, avec les gros crochets de buis et d'os nécessaire pour travailler. — Ecrire pour recevoir les échantillons et un type de la laine.

PENSÉES

Il n'y a d'immobile dans la vie que les souvenirs. Nous ne sommes sûrs de garder intact que ce que nous avons perdu.

(M^{me} Swetchine.)

Il faut avoir beaucoup d'esprit pour toujours se taire et bien peu de jugement pour parler toujours. Un tonneau vide fait plus de bruit qu'un tonneau plein.

(La Touraille.)





4525

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne, 48.

Corsettes de *M^{me} PELLETIER VIDAL*, 11, r. Duphot. Ceinture Régente et Corset Anne d'Autriche de *M^{mes} de VERTUS Sœurs*, 12, r. Stuber. Parfumerie de la *M^{me} GUERLAIN*, 15, r. de la Paix. Chaussures de la *M^{me} KAHN POIVRET*, 61, r. Montorgueil.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 217 et 219).

Costume en étamine cuivre. — Jupe unie, avec une dentelle cuivre au bas; sur le côté, une quille plissée de plis couchés et d'un pli creux, celui-ci orné de nœuds en ruban cuivre. Pouf drapé. Visite en soie brochée cuivre doublée de soie tilleul avec un énorme jabot-chemisette en dentelle-cuivre sur transparent tilleul, serré très bas, sous la taille, dans des attaches en ruban cuivre. La petite basque échancrée se termine, derrière, par un fouillis de dentelle cuivre. Autour de l'encolure qui reçoit un plissé, coques repliées laissant voir la doublure tilleul. La manche repliée en dessous joue sur le devant.

Costume en dentelle feutre et voile assorti. — Jupe en dentelle posée sur un dessous de taffetas. Pointe-châle en voile drapée en tablier, se relevant sous les plis formés par les lés de derrière qui tombent droit en accusant la tournure.



Corsage à pointe, les fronces de la jupe serrées et cousues sur celle du dos. Pèlerine à pans, assortie au costume. Encolure ouverte avec un col évasé et montant. Les pans se nouent au dessous de la poitrine et le bas est pincé par un nœud en ruban pareil au revers et au col. Autour de la pèlerine, une sorte de chicorée formée par de minuscules nœuds en ruban très rapprochés les uns des autres.

Costume en voile et faille feuille morte, broché d'un dessin en velours de deux tons. — Jupe en faille, dépassée par un tuyauté en voile. Tunique en voile disposée en tablier éventail et formant, derrière, une chute de plis qui donnent une tournure arrondie. Corsage avec pièce unie en faille; la ceinture en faille, forme une pointe qui prend de la couture du dessous du bras; parement, aussi en faille, à la manche ronde.

Costume en voile et faille feuille morte brochée d'un dessin en velours de deux tons, de madame Pelletier-Vidal.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4525

Robe pour bal de château. — Jupe en taffetas crevette, avec un plissé au bas; tablier en dentelle découvrant le côté gauche, lequel reçoit une ceinture frangée en ruban moiré, dite à l'enfant de chœur. Une traine en moiré faite d'un large pli creux, ornée d'une chute de dentelle contourne l'extrémité carrée. Corsage à taille ronde; le devant plissé de dentelle avec deux petites draperies au décolleté arrondi. Un tour de taille plissé fermé par une étoile en diamants. Des fleurs à l'épaule, et un pouf de plumes dans la coiffure qui est piquée d'une étoile en diamants. — Gants de Suède. — Bas de soie rosée, souliers en satin crevette.

Costume en tissu dentelle beige et velours et dentelle

assortie. — Jupe en taffetas drapée d'une tunique en tissu dentelle avec une cascade de dentelle, disposée en quille, sur le côté. Corsage en faille; un côté du devant, à basque Louis XV fuyante, est liseré de velours et décoré de fausses boutonnières piquées de boutons en velours. Au contour une dentelle. Le côté droit se perd sous la dentelle et sa basque est prise dans une haute ceinture en velours. Col droit. A la manche courte un revers, orné de fausses boutonnières, duquel sort un bouillon en tissu dentelle terminé par une dentelle; le tout s'arrête au-dessus du coude. — Bas de soie bleus. — Souliers mordorés. — Dans les cheveux, cocarde en ruban bleu. — Bouquet jardinière près de l'épaule.

CAUSERIE

LE SALON

DEUXIÈME PROMENADE



A sculpture est bien supérieure cette année aux tableaux, parmi lesquels les grands sujets, les œuvres de style deviennent de plus en plus rares. Nous y serons d'abord attirés par deux monuments funèbres : le chef-d'œuvre de l'Exposition est ce bas-relief de Mercié

destiné au tombeau de madame Charles Ferry et intitulé *Souvenir* : jamais pensée pure, voilée, haute et tendre, n'a été ainsi rendue en marbre; cette figure de jeune femme assise, dont une gaze impalpable enveloppe la beauté, qui, une fleur épanouie entre ses doigts, détourne des joies de la terre son visage résigné, inspire à ceux qui la contemplent, l'émotion que seul, le grand art a le pouvoir de soulever en nous.

Il y a moins de force dans la figure couchée de la

duchesse d'Orléans par Chapu, mais tout autant de grâce. L'idée d'avoir laissé à ce visage pétri d'intelligence, de fierté douce et de sympathique bonté, la coiffure du temps, d'avoir associé aux plis flottants du linceul un ajustement très caractéristique, est une idée heureuse. Les adorables petits génies placés auprès de la morte auraient tort de pleurer : l'immortalité brille sur son front qui pense, l'espérance conduit ce bras jeté vers l'époux qu'elle aspire à rejoindre et dont la main touchera la sienne dans cette chapelle de Dreux où ils seront réunis.

Voilà, nous l'avons dit, les deux œuvres les plus distinguées du Salon de sculpture; la curiosité, l'émerveillement en est cette *Nymphe chasseresse* de Falguière, prodige d'équilibre, de légèreté quasi aérienne, et dont les chairs élastiques, palpitantes de vie, laissent en arrière sous le rapport de la fougue et de l'habileté d'exécution, tout ce que Carpeaux a fait de plus remarquable. Mais cette jambe en l'air est le comble de la vulgarité, mais devant le geste, devant la physionomie, devant l'ensemble de l'attitude et du visage un seul mot vient aux lèvres les moins habituées à le prononcer : — Canaille ! — C'est le digne pendant du tableau de la même main, *Acis et Galathée*, qui, là-haut, dans les galeries de la peinture, scandalise les bourgeois et ravit les artistes à titre d'ébauche, d'exercice d'atelier. Vulgarité moins choquante, étant donné le sujet, dans ce groupe colossal, le *Triomphe de Silène*; c'est un entrelacement de bras, de torses, de jambes, au milieu desquels galope un âne ivre de raisins apparemment, comme toute cette bande effrénée de Faunes et de Bacchantes. Seul, M. Dalou était de force à s'y reconnaître et à ne rien embrouiller. Et son talent fait d'ardeur, d'entrain, de verve endiablée peut devenir austère à l'occasion; nous le voyons par la statue destinée au tombeau de Blanqui.

Il y a des sujets auxquels, faute de foi et de respect, nos artistes ne doivent plus toucher. Jeanne d'Arc paraît être du nombre. C'est ajouter au supplice de la sainte héroïne que de la représenter comme elle l'est cette année à trois exemplaires. En revanche, le *Travail*, une grande réalité bien moderne, a magistralement inspiré M. Gautherin d'abord, M. Lebourg ensuite. Ils ont coulé en bronze leur rude idéal.

La *Forge* de M. Dampé relève du même sentiment fort éloigné de toute inspiration religieuse ou même mythologique. Ceux de nos sculpteurs qui, outre MM. Chapu et Mercié, ont gardé le culte classique du beau, se sont pour la plupart réduits cette année aux bustes : Barrias avec M. Marmontel; Guillaume avec Paul de Saint-Victor et J.-B. Dumas; M. Cugnot avec le portrait pseudo-bourbonien d'un des descendants du prétendu Louis XVII; M. Vasselot avec Henri Martin; madame Bertaux avec un François Boucher destiné à l'Académie nationale de Musique.

Si M. Leroux, l'auteur d'une véritable charge de M. Renan, exagère les défauts de ses modèles, M. Franceschi adoucit à l'excès les traits et la physionomie des siens. Il ne pouvait embellir madame Worms-Baretta, il s'est contenté de lui rendre justice, mais il a rajeuni outre mesure Emile Augier, sans se douter probablement que la trace des années et des ravages de la vie donnent à la tête d'un homme de génie quelque chose de supérieur à la beauté : le ca-

ractère. Auprès de ce statuaire d'un talent rare, malgré sa préoccupation excessive du *joli*, nous remarquons ses deux filles qui marchent sur les traces paternelles. Déjà elles sont habiles à travailler le marbre.

M. Fremiet nous montre la lutte énergique d'un ours et d'un homme de l'âge de pierre, non moins sauvage que son adversaire.

M. Tony Noël a fait, pour la ville de Saïgon, une statue de Francis Garnier, celui qui commença la conquête du Tonkin et qui, aidé à temps dans son œuvre, nous eût épargné la dernière campagne.

Un groupe digne des grandes traditions desquelles, nous l'avons dit, on s'éloigne trop, c'est l'*Edipe* de M. Hugues. Le torse du vieillard aveugle est un morceau de toute beauté; le mouvement de l'Antigone appuyée sur la poitrine du père qu'elle protège et qu'elle conduit est délicieux de tendresse et d'abandon.

M. Schröder tenté par le même sujet, a été moins heureux tout en méritant sa part d'éloges. M. Delaplanche compte parmi ceux qui savent ennoblir un sujet simple, il l'a prouvé par son groupe de l'*Education maternelle*, qui décore le square Sainte-Clotilde; en revanche il n'a pas le sentiment de l'antique; sa *Circé* n'est une enchanteresse d'aucune époque; mais quel buste aimable de Coppée signé du même nom!

Nous ne faisons que mentionner rapidement le beau groupe en bronze de M. Michel, l'*Aveugle et le Paralytique*, puisque il a été, l'année dernière, exposé en plâtre comme beaucoup d'autres œuvres : par exemple le *Molière mourant*, si pathétique, d'Allouard. Arrêtons-nous devant une belle statue de l'*Architecture* par Thomas, et devant la *Salomé* de Schœnewerk.

Le nu, quand il est noblement traité, convient décidément mieux à la sculpture que le vêtement. Quel écueil que cet affreux pantalon qu'il faut bien laisser, coûte que coûte, à nos hommes d'état, à nos guerriers, à ce Gambetta si vulgaire, avec son geste de tribun de carrefour, à ce colonel Langlois préparant un nouveau Diorama, au général Joubert, au général Chanzy. Ces deux dernières statues sont d'un grand mérite, quoique la seconde ne nous paraisse pas avoir les qualités de distinction et de finesse remarquables chez le modèle : elles font grand honneur à M. Rubé et à M. Crauk; l'une sera érigée à Bourg, l'autre est destinée au monument commémoratif dont M. Croisy expose les soubassements, et qui va être élevé par souscription au Mans.

Encore un malencontreux pantalon : Edgard Quinet, par Millet! Enfin voilà des jambes élégantes, libres et nues : le *Coureur* de M. Injalbert!

On décore magnifiquement les mairies à cette époque de mariages civils. M. Lemaire fournit un beau bas-relief à celle du 16^e arrondissement.

Mais les marbres ne doivent pas nous détourner de la tâche qui nous attend dans les galeries de peinture, où nous avons à noter encore plus d'un ouvrage intéressant : d'abord sur les confins de la sculpture et de la peinture, pour ainsi dire, un groupe de *Lutteurs* en bronze, reproduit à l'huile par M. le comte de Lalaing, que nous engageons à revenir, une fois pour toutes, à la nature vivante; et puis comment passer sous silence certains grands noms, même quand

ils ne sont pas au bas d'ouvrages tout à fait satisfaisants?... Celui de Laurens, dont le *Faust* ne nous dit pas grand chose; c'est de la peinture d'illustration; celui de Gérôme qui, d'un pinceau savant, groupe dans la *Piscine de Brousse* des types de femmes nues, sans originalité. Les curieux se pressent autour du tableau bien éclairé de Gervex : une *Séance du Jury de peinture*; on s'émerveille de la ressemblance de M. Henner, de M. Carolus Duran, etc... Nous sommes peu sensibles à ce genre de mérite; cela vaut mieux pourtant que les portraits réunis des membres du Conseil Municipal, par Jobbé Duval!

Peu, très peu de tableaux militaires; on regrette l'absence de *Detaille*, celle du pauvre Neuville, dont les journaux annonçaient dernièrement le mariage *in-extremis*, puis la mort prématurée; Profais ne suffit pas à les faire oublier.

Ravissantes les deux toiles de Jules Breton : le *Dernier rayon* du jour éclaire un pré « cendré d'ombre tiède » où l'enfant bondit comme un chevreau vers ses parents qui reviennent du travail, tandis que deux vieillards et une jeune fille jasant gaîment, assis à l'abri du mur tapissé de feuillage. Greuze seul a eu le secret de ce charme humble et touchant, qui attache le regard aux scènes et aux physionomies rustiques et il ne peignait pas comme Breton, il n'aurait pas su mettre, lui l'interprète de la grâce un peu maniérée, ce naturel parfait, cette fraîche couleur dans le *Chant de l'Alouette*, le chant naïf et gai d'une forte moissonneuse, revenant pieds nus, les bras hâlés, une faucille à la ceinture, des champs d'où la chasse le crépuscule.

Madame Dumont-Breton, digne fille d'un tel père, brosse d'un pinceau viril les têtes énergiques de ses *Loups de mer attablés*.

Un *Chariot d'engrais trainé par des bœufs*, c'est un sujet bien terre à terre, mais Rosa Bonheur s'en contentait parfois, et après elle M. Princeteau en a tiré bon parti.

La névrose et le magnétisme, ces préoccupations morbides du temps, ont leur peintre attitré en M. Moreau de Tours qui nous montre une *Stigmatisée du moyen âge* présentant ses mains sanglantes à des savants, à des médecins, à des bourgeois, les uns sceptiques, les autres édifiés.

La *Frileuse* de M. James Bertrand réunit tous les suffrages féminins.

M. Aimé Morot reste fidèle aux courses de taureaux espagnols. Son héros de prédilection retient et secoue sur deux cornes acérées, au milieu du cirque, le malheureux cheval dont il vient de vider les entrailles qui l'inondent de sang. Belle couleur; composition d'une véhémence superbe.

La peinture de M. Escalier n'a de prétention qu'à être fraîche et riante et décorative : son *Andante* sourit aux regards.

Voilà du décor plus sérieux : la *Fin de la Journée*, un panneau où l'on remarque la figure d'une jeune mère, qui, les deux bras étendus, présente son enfant à l'heureux père qui revient des champs. Du Puvis de Chavannes plus correct qu'à l'ordinaire, quant au dessin... et cependant inférieur à lui-même. Que parlez-vous de Puvis de Chavannes? Il est là-bas avec un *Automne* de trop petite dimension pour son genre

de génie; ceci est du Humbert, du Humbert excellent quoique un peu pastiche en effet.

M. Casanova aura découvert, en achevant les *Derniers moments de Philippe II*, qu'il ne suffit pas de faire reluire les satins et frissonner les velours pour créer un bon tableau d'histoire.

Nous avons dit que la peinture d'histoire n'existe plus guère : témoin, la *Marie-Antoinette*, impertinente et sèche, et contraire à toute vraisemblance historique que M. Flameng conduit au supplice.

Quant à la peinture religieuse, elle se transforme, elle se modernise. M. Uhde a renouvelé le sujet, *Laissez venir à moi les petits enfants*, en donnant au Christ assis dans une pauvre chambre, le visage que pourrait avoir un digne maître d'école accueillant et instruisant de petits artisans de nos jours. L'exécution de ce singulier tableau est monotone, mais il s'en dégage un sentiment profond et qui parle au cœur. Nous voudrions que ceux qui dirigent aujourd'hui l'enseignement primaire y fussent accessibles. Heureux petits enfants! Ils connaissent un Dieu et la religion leur est doucement apprise pour devenir chez eux le fondement de tout le reste! Voilà du bon réalisme.

Une sorte de familiarité dévote et naïve est le caractère même du talent si original de M. Merson. Nul ne s'entend à renouveler comme lui les scènes du Nouveau-Testament. Cette fois il nous initie aux détails de l'*Arrivée à Bethléem*; la Vierge s'est affaissée bien lasse à la porte d'une hôtellerie et, sous la clarté bleuâtre d'une nuit d'Orient, saint Joseph insiste auprès de l'hôtesse revêche pour être reçu au moins dans l'étable.

Encore parmi les petites toiles : ce bassin des Tuileries chargé de bateaux microscopiques et encadré de terrasses, avec la perspective de la place Louis XV, le tout d'un ton gris si fin, si doucement hivernal, si spirituellement parisien que M. Luigi Loir intitule : *Paris port de mer*; — un *Soir délicieux*, de Charnay, dont la pénétrante mélancolie nous retiendra aussi longtemps pour le moins que la séduisante gaité du *Lawn-Tennis* de Heilbuth, et que l'élégance habituelle des scènes équestres de Claude qui, cette année, se passent *A la mer*. Ces trois peintres ont su se faire une place à part entre le genre et le paysage. Adan, l'auteur de l'*Anniversaire* et de la *Fin de la Journée*, rivalise avec eux à sa manière; les cavaliers et les amazones de Goubie sont et méritent d'être à la mode.

Le maître de la nature morte est maintenant Bergeret; son *Bocal d'abricots* nous semble un pur prodige. Quel brio, quelle légèreté! C'est à croire que cette verrerie transparente va se briser d'un souffle.

Pourtant le *Rat retiré du monde* de Philippe Rousseau, bat tous les autres rats du Salon. Il y en a plus d'un regardant par la fenêtre grignotée au flanc d'un fromage de Hollande!

Nous rencontrons aussi des gerbes de belles fleurs, outre le *Bouquet de pavots* de M. Lemaire, qui n'a rien de commun, par parenthèse, avec notre célèbre aquarelliste, laquelle est absente des galeries extérieures où nous ne nous aventurerons pas; il faudrait en faire l'objet d'une troisième promenade qui fatiguerait peut-être nos lectrices.

Bornons-nous à signaler parmi les pastels, celui de
(La suite à la page 224).

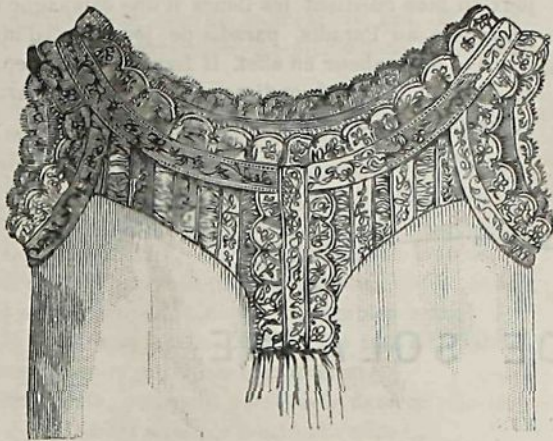


Visite et Costume, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Pardessus en tissu perlé de perles plomb (vu de face et de dos). — Le dos a la forme visite et une belle applique de perles cache la couture. Le bord se retourne et s'arrête au poul. Une dentelle au contour. Les côtés du devant Louis XV, en belle faille française, sont plissés avec un revers et un double jabot en dentelle, de belles appliques en perles arrêtent les plis sous la taille. La manche fournie par le dos est ornée de dentelle et de longues coques et pans en ruban ottoman.

Costume en tissu-guipure mousse, orné de velours mousse. — Jupe en taffetas crème couverte d'une jupe

plissée en tissu-guipure; le tout drapé d'une tunique en tissu-guipure, relevée de côté par le pli cornet, doublé de satin crème. Des rubans en velours mousse soulèvent et retiennent le pli triple qui monte la jupe, et dont la partie inférieure fournit le pli-cornet; les de derrière montés à plis-tuyau. Corsage à basque-postillon très échancrée sur la hanche où elle forme un cintre. Postillon fait d'un plissé en velours sur lequel pose la basque. Plastron plissé et tendu en velours. A la manche deux poignets rabattus. Chapeau en paille mousse orné de velours et de plumes crème. Une aigrette rose au milieu.



Chemise en batiste ornée de dentelle.
Modèle de mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Chemise riche en batiste, dentelle de Valenciennes.
Plastron formant cœur et composé d'entre-deux brodés et de Valenciennes, avec garniture d'entre-deux et de Valenciennes.
Manche assortie.



Cache-corset en batiste.

Cache-corset en batiste, décolleté en cœur avec une pièce-chemisette en entre-deux et en broderie.

Botte Marguerite en chevreau glacé, piqué blanc, avec petits boutons.

Le bout en vernis, pointe découverte, talon Louis XV,



Botte Marguerite.

De la maison Kahn, 61, rue Montorgueil.



Botte Mascotte.

De la maison Kahn, 61, rue Montorgueil.

prix 13 fr. 50. La botte Mascotte est de 20 francs. La tige est en chevreau, fermée par de petits boutons, empeigne et bout rapportés en vernis; semelle à points découverts et dépassant.

Costume en molleton blanc.

Jupe plissée de quatre plis couchés, dont un beaucoup plus large. Le milieu de la jupe forme un large pli creux cerné par une quille de trois plis couchés. Veste à basque échancrée en angle droit, s'ouvrant sur une che-



Costume en molleton blanc, pour jeune fille, de madame Turle, 9, rue de Clichy.

misette en surah crème; dessous, ceinture drapée en faille française ponceau, nouée derrière de deux coques et pans. Manche avec un parement piqué et une manchette tombante en tarlatane plissée. Col droit. — Charmant costume pour jeune fille. Madame Turle le fait aussi en molleton marine, Andrino-ple avec des ceintures tranchantes. En molleton blanc il a particulièrement bon genre. Nous croyons qu'il coûte 150 francs.



madame José-Maria de Hérédia, l'épouse du poète, par M. Emile Lévy, ce travailleur infatigable qui, non content de triompher rue de Sèze, a envoyé au Salon un grand panneau décoratif pour la mairie de Passy : l'Enfance. Une mère allaite son dernier-né; à ses pieds d'autres enfants nus s'entrelacent dans leurs

jeux ou bien cueillent les fleurs d'une campagne qui ressemble au Paradis, paradis de jeunesse, d'innocence et de bonheur en effet. Il fera rêver les jeunes couples du XVI^e arrondissement et les préparera, espérons-le, aux devoirs joyeux de la famille.

T. B.

LE FIANCÉ DE SOLANGE

(SUITE ET FIN)



tait Alan Oakvil.

« Je viens chercher mon pardon, dit-il en la regardant avec un tendre sourire. J'ai déjà celui de madame de Valfontaine; me refuserez-vous le vôtre, Solange? »

— Oh! non... et elle sentit que l'émotion l'eût empêchée de prononcer un mot de plus. »

Le front d'Alan était redevenu grave; mais la sévérité d'expression qui rendait parfois un peu dures les lignes de son beau visage parut à Solange singulièrement adoucie. Il lui sembla qu'après cette courte absence, il lui revenait un autre homme.

« Solange, continua-t-il, toujours debout près d'elle, pour la seconde fois, je vais vous parler en présence de votre tante, qui veut bien m'y autoriser. Un jour, je vous dis devant elle que mon amour pour vous ne pouvait grandir: je me trompais. Il s'est accru en proportion de ce que j'ai éprouvé depuis quelques semaines. »

Il la regarda un instant avec une émotion contenue, qui fit trembler sa voix lorsqu'il poursuivit :

« Nous sommes deux vieux amis, et pour vous dire ce qu'il me reste à vous apprendre, je ne chercherai pas de longues phrases. Solange, je suis catholique; c'est pourquoi vous me revoyez. »

Elle joignit les mains dans l'extase de sa joie et de sa reconnaissance... Oh! qu'elle avait raison de ne plus se défier de l'avenir!

« Comment cette transformation s'opéra en moi, je ne saurais vous le dire... Un homme que j'aime comme un frère et que je respecte comme un saint fut l'instrument dont Dieu se servit: le Catholicisme me fut révélé par la charité... une charité surhumaine!... Pour ma foi d'anglican, vous savez que je fis de poignants sacrifices... Eh bien! si aujourd'hui, vous me repoussez, je souffrirais affreusement, mais ma foi nouvelle n'en serait pas ébranlée.

— Alan, vous savez bien que je ne vous repousserai pas.

— Ecoutez-moi jusqu'à la fin, Solange. Lorsque je

vous demandai votre main, j'étais l'héritier d'un grand nom, d'une situation enviée... Tout autre est ma position actuelle: mon oncle me deshérîte en faveur de Ronald, et je ne serai jamais que sir Alan Oakvil.

— Ce titre me suffit, et je ne vous pardonnerais pas d'avoir, même un instant, douté de ma réponse.

— Ma bien-aimée, je n'en doutais pas; mais vous deviez tout savoir. »

Heures ineffables passées sous l'œil de Dieu, ivresse de l'amour béni et partagé, essayer de vous dépeindre ressemblerait à une profanation.

Comme les peuples heureux, les chastes et heureuses tendresses n'ont pas d'histoire. Solange et Alan, dont l'épreuve dépassait la mesure commune, jouissaient maintenant en proportion de ce qu'ils avaient souffert.

Cette soirée qui, à elle seule, payait tout le passé, touchait à sa fin, quand on annonça mesdames de Cendré.

Arrêtée un instant sur le seuil du salon, Marcelle enveloppa d'un regard un peu surpris le groupe réuni sous la douce clarté des lampes à demi voilées; puis s'avançant gaiement :

« J'ai chanté de bonne heure ce soir, et me voilà libre. Quel meilleur usage pouvais-je faire de cette liberté rare que de vous la consacrer? »

Elle paraissait si joyeuse de ces quelques moments dérobés à sa tâche aride, que Solange se reprocha comme égoïste la contrariété d'abord ressentie. Le bonheur rend généreux, dit-on; celui de Solange gardait bien ce caractère, car jamais son affectueuse pitié pour Marcelle n'avait été plus vive que ce soir où sa vie, à elle, s'illuminait d'un si délicieux rayon.

Mais l'existence déflorée de la courageuse fille ne pouvait-elle pas, elle aussi, se transformer et recommencer à fleurir?

Alan fit bonne contenance, et madame de Valfontaine aidant, la causerie prit un tour d'un enjouement aussi banal qu'on pouvait le souhaiter.

Mais Solange, qui avait scrupuleusement gardé son secret vis-à-vis de son amie, était trop femme pour que ce secret ne finit point par lui peser un peu, maintenant surtout. Entraînant Marcelle dans sa chambre sous prétexte de remettre plus commodément sa mantille, elle se jeta dans ses bras dès qu'elles furent seules, en lui confiant qu'elle était la plus heureuse des fiancées.

Au nom d'Alan, elle eût pu voir Marcelle changer

de couleur ; mais elle ne la regardait pas, occupée qu'elle était à se contempler elle-même dans le radieux miroir de son cœur.

« Oh ! Marcelle, toi, ma véritable amie, bénis Dieu avec moi. Si tu savais ce que nous avons traversé tous les deux, sans consolation, sans espérance !... Depuis trois ans, nous sommes tout l'un pour l'autre, et nous restions condamnés à nous fuir.

— Depuis trois ans, répéta Marcelle avec lenteur.

— N'était-ce pas affreusement triste ? Enfin, Dieu prend pitié de nous... Mais que tu sembles grave !

— Je souffre de la tête... C'est si fatigant de s'habiller tous les soirs, et de chanter toujours !

— Ma chérie, pourquoi persévérer dans ce rôle ingrat, quand, à toi aussi, le bonheur s'offre ?

— Sous les traits de sir Ronald, n'est-ce pas ? Non, je ne porterai pas le nom d'Oakvil.

— Et pourquoi donc ? demanda Solange surprise.

— Parce que... parce que je ne l'aime pas.

— Le nom, ou sir Ronald ?

— D'ailleurs, je ne veux pas me marier. Je suis faite à ma position ; pourquoi en changer ? Il y a quelque chose de fortifiant dans la pensée que l'on se suffit à soi-même ; et après tout, être applaudie n'a rien de désagréable... quand on n'en est pas lasse. »

Elle riait et parlait avec un accent saccadé, fiévreux ; Solange la regarda plus attentivement.

« Mais tu pleures, Marcelle.

— Est-ce que je pleure ? Ce sont ces nerfs si sottement tendus ce soir ; demain, il n'y paraîtra plus. Nous disions donc que sir Ronald Oakvil...

— T'aime comme un fou et dépose à tes pieds son cœur, son nom... sans compter le titre et la fortune du marquis de Dongall, que le bon lord enlève à son neveu pour en favoriser la branche protestante.

— Et tu penses que moi, ton amie, j'accepterais ?

— Mais, ma chère, ce n'est ni ta faute, ni celle de sir Ronald. Alan n'en garde pas la moindre rancune à son cousin, et il a bien raison : nous nous passerons si aisément de richesses et d'honneurs !

— Je crois bien que vous ne serez pas à plaindre.

— Tu souris... à la bonne heure ! Mais pense donc que nous serions cousines !

— Nous n'avons pas besoin d'autre parenté que celle du cœur pour nous aimer, n'est-ce pas ?

— Enfin, Marcelle, je te voudrais mariée, heureuse, et, Alan l'affirme, sir Ronald est excellent.

— S'il parvient un jour à me plaire, je modifierai peut-être ma réponse... mais d'ici-là, imprudent serait qui lui laisserait de l'espoir. »

Marcelle avait parlé d'un ton badin, tout en arrangeant les plis de la blonde soyeuse autour de son visage. La glace lui renvoyait une image aussi charmante qu'autrefois, quand, devant Solange, elle supputait ses chances d'avenir dans sa chambre de jeune fille... Mais aujourd'hui elle n'accorda même pas un regard à sa beauté.

Lorsque Alan s'inclina devant elle à la porte du salon, mademoiselle de Cendré lui tendit la main à l'anglaise ; et le baronnet, lisant une muette félicitation dans son regard, serra légèrement cette main gantée, en se croyant autorisé à dire : « Merci !

— Soyez heureux... toujours heureux », murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Pendant ce temps, madame de Valfontaine chuchotait quelques mots à la veuve du colonel qui, à mi-voix, sur un ton ravi, s'exclamait :

« Oh ! la bonne nouvelle ! Quelle jolie mariée fera cette chère Solange à qui le blanc sied si bien !

XXIV

Ils étaient mariés, la bénédiction nuptiale avait consacré leur mutuelle et vaillante tendresse ; leurs cœurs, aimants et fidèles, n'en formaient plus qu'un pour l'éternité.

C'était vers l'Écosse, vers le foyer familial que se dirigeait le jeune couple en pleine possession du bonheur rêvé, enivré de ces saintes et profondes joies que Dieu réserve à l'union de deux âmes faites pour se comprendre.

Alan voulait emmener sans retard sa bien-aimée dans le vieux nid trop longtemps solitaire ; et Solange, prête à trouver charmants tous les lieux du monde, même les plus deshérités, éprouvait d'avance pour Oakvil-Abbey cet attachement instinctif et enthousiaste qu'inspire la maison de famille, témoin du passé et abri de l'avenir.

Mais, ainsi qu'il arrive souvent en ce monde, leurs projets devaient être traversés par un événement des plus inattendus. A Londres, où ils s'arrêtaient quelques jours, une dépêche leur apprit qu'une attaque venait de frapper lord Oakvil, demeuré à Ems malgré la saison avancée. Il survivait, mais restait sous le coup d'un danger imminent.

Quoique le marquis de Dongall eût rompu toute relation avec son neveu, le deshéritant à la fois de son affection et de sa fortune, Alan comprit qu'à cette heure suprême, il devait tenter un rapprochement. Peu lui importaient les dispositions testamentaires dont bénéficiait Ronald, si le frère de son père, l'homme qui, après tout, l'avait vraiment aimé, lui pardonnait de choisir une voie différente de la sienne.

Solange, que la rigueur du vieux lord attristait au milieu de ses joies d'épouse, approuva si complètement son mari, qu'elle voulut l'accompagner ; et tous deux se dirigèrent en hâte vers l'Allemagne.

Quand ils arrivèrent à Ems, dans le chalet prêté par lady Alveston à son vieil ami, le marquis n'allait pas mieux ; son domestique dévoué — l'auteur du télégramme — ne gardait guère d'espoir.

Alan passa une nuit entière au chevet de son oncle sans en être reconnu, si grande était la prostration du malade. Pendant ces heures d'angoisse, Solange priait dans la chambre voisine.

Vers le matin, le médecin, appelé ailleurs, se retira en annonçant une légère amélioration. Bientôt en effet, les traits du marquis prirent une expression moins rigide, et d'une voix encore incertaine, il demanda à boire.

Alan, très ému, le soulevant doucement, approcha le verre de ses lèvres ; et le « merci » machinal du vieillard le fit tressaillir comme le son d'une voix familière que l'on ne devait plus entendre.

Plusieurs fois, cette petite scène se renouvela sans que le malade ouvrit les yeux ; puis ses paupières se soulevèrent avec peine, il regarda autour de lui.

« Est-ce vous, Alan? » dit-il d'un ton très faible, mais distinct.

Puis après quelques secondes de silence, pendant lesquelles le cœur du jeune homme battait à lui rompre la poitrine, il ajouta : « Je vous attendais. »

Il n'y eut pas d'autre explication, Alan ne sollicita pas un pardon que son oncle ne songeait point à formuler : l'un et l'autre sentaient la glace de la désunion fondre à la chaleur de deux âmes rapprochées en cette heure solennelle, et qui, malgré tout, s'aimaient sincèrement.

L'amélioration s'accroissait, et autour du malade, on était moins inquiet. Dans le courant de la matinée, il dit tout à coup à son neveu, qui ne le quittait pas :

« Vous êtes venu seul? »

— Non, mon oncle, ma femme m'accompagne. Elle aussi serait si heureuse de vous voir!...

— Allez la chercher... si toutefois ma vue ne lui semble pas trop pénible. »

Comment Solange s'y prit-elle pour arriver au cœur fermé du vieillard? Le don de se faire aimer qu'elle possédait au degré suprême — source de tant de souffrances involontairement infligées — ce charme exquis dont elle restait inconsciente agit rapidement sur l'oncle de son mari. Jusque-là, il l'avait peu vue et encore moins appréciée, la considérant comme l'obstacle à ses projets favoris. A peine apprit-il à la mieux connaître, qu'elle lui sembla la plus attentive des nièces, la plus désirable des filles; et lorsque, hors de danger, mais restant sous la menace d'une paralysie, il jeta les yeux autour de lui pour s'organiser enfin un intérieur, ce fut sur Solange et Alan que ses regards anxieux s'arrêtèrent.

« Voulez-vous de moi? leur demanda-t-il un soir, avec une sorte d'humilité touchante. Je suis vieux et morose, vous êtes jeunes et heureux; mais si vous consentez à me garder, je tâcherai de ne pas être une charge trop gênante... Mon valet de chambre suffit à me soigner; ce que j'attends de vous, c'est l'affection, c'est la joie de votre présence quelquefois, le soir... quand je m'ennuierai trop... »

Il s'arrêta; Alan lui pressait la main avec force, et Solange, agenouillée devant lui avec une grâce câline, lui disait en souriant gaiement :

« Cher oncle, lorsque ma tante Pauline sera auprès de vous — souvent, je l'espère — de quelles bonnes parties de piquet et de quelles amusantes discussions nous allons être témoins! »

— Mais vous savez, Alan — et lord Oakvil hésita en regardant son neveu avec tristesse — vous savez que le titre de marquis de Dongall reste l'apanage des branches protestantes... il n'est pas en mon pouvoir de changer cette disposition...

— Ne vous en affligez pas; notre vieux nom me paraît assez noble, et je m'en contente.

— Quant à mes dispositions particulières, il est bien entendu qu'elles redeviennent ce qu'elles étaient il y a quatre mois, sauf en ce qui concerne les terres du marquisat.

— Merci, mon oncle, mais vous m'affligeriez en maintenant cette décision. Vous me rendez votre amitié, c'est tout ce que je veux de vous — à condition que je la partage avec Solange.

— Oh! j'ai bien ma part à moi toute seule...

— Oui mon enfant, et vous y avez droit par vous-même, autant que comme femme de mon neveu : je retrouve bien la fille adoptive de mon pauvre frère!... Ce n'est pas vous qui refuseriez...

— Je ne refuse rien, mon oncle, intervint Alan avec une fermeté pleine de déférence. Mais si vous voulez bien consentir à renouer les liens de famille dont la rupture me fut si sensible, je ne veux pas qu'on suspecte mes motifs... Et vous-même avez éveillé d'autres ambitions dans l'esprit d'un parent que j'affectionne et que j'estime. »

Le vieillard resta un instant silencieux et préoccupé; puis, d'une voix tremblante, et regardant tour à tour les deux jeunes gens qui le considéraient avec un peu d'inquiétude :

« Je ne puis cependant pas choisir votre maison pour y établir mon foyer, vous nommer mes enfants, m'ériger en père et vous déshériter... Que Ronald ait plus tard la moitié de mes biens, si vous le voulez, Alan — qu'il s'établisse tout de suite, s'il lui plaît, à Dongall-Castle, dont je n'ai plus que faire — mais laissez-moi au moins agir comme si j'avais deux fils. »

Et ses enfants, les adoptés de son cœur qui s'ouvraient tardivement, mais avec bonheur, sous l'influence bénie de Solange, le jeune ménage catholique embrassa, les larmes aux yeux, le vieil ennemi des « papistes ».....

Ce n'est plus le *Molke* que portent les eaux vertes et limpides du fleuve allemand; la parure des coteaux est moins fraîche, les vignes ne sont plus chargées de leurs grappes blanches ou rosées, et les futaies, dans lesquelles s'enchaînent les antiques joyaux de pierre, étalent les teintes chaudes et riches de l'arrière-saison.

Ce n'est plus juillet et ses rayons, mais la grandeur de ces sites s'harmonise avec une nature plus sévère. Puis, qu'importe l'automne à qui renferme en son cœur les épanouissements printaniers?

Oui, le printemps fleurit dans l'âme des deux passagers appuyés à l'arrière du petit steamer; il embaume l'air âpre des montagnes, il rajeunit et idéalise tout à leurs yeux. Bien mieux que cinq ans auparavant, Solange admire et s'enivre de poésie; près d'elle, au lieu de la tante Pauline, se tient Alan, joyeux et fier de la nommer sa femme, heureux, oh! ineffablement heureux de la posséder enfin.

Ils se rappellent leur premier voyage, les étonnements de Solange, les leçons d'Alan, le fraternel respect de la jeune fille, et le sentiment de tendre protection qui s'éveillait au cœur du jeune homme. Ils sourient au passé, à l'avenir, et le présent leur semble si doux, qu'ils souhaiteraient y demeurer toujours...

Ils ont voulu revoir ensemble le coin de terre où naquit leur amour, parcourir ce beau pays qui servit de cadre à la première page de leur roman : à Amersfort-House, ils retrouveront des souvenirs plus austères, mais partout ils se rappelleront leur invariable et forte tendresse qui s'élevait assez haut pour ne reconnaître d'autre loi que le devoir.

Au moment où le soleil embrase le Rhin et la montagne de ses reflets ardents, dernier baiser qu'il leur envoie avant de disparaître, un village délicieusement situé apparaît sur la rive gauche, vers laquelle se dirige le bateau en ralentissant sa marche. Et regardant son mari, la jeune femme murmure : « St-Goar! »

Si le cor de chasse ne retentit plus dans la montagne

comme lorsqu'il salua la première arrivée de Solange, une mélodie plus joyeuse que celle de *la Rose* se chante dans leur cœur.

Ils se trouvent bientôt sur le quai, au milieu des paisibles Allemands qui se reposent des travaux du jour, par cette belle soirée d'automne. Saint-Goar est déjà dans l'ombre, mais les ruines de *Rheinfels*, qui le couronnent, resplendissent de lumière, et sur la rive droite, *le Chat et la Souris*, non moins brillamment illuminés, semblent se guetter comme au temps où, à travers les bruits de fête et le joyeux cliquetis des armures, la sentinelle, l'oreille tendue, observait le castel rival.

Puis le voile de pourpre se déchire, et ses lambeaux fuient peu à peu vers l'ouest; des teintes violettes communiquent au paysage une suavité mélancolique; pareilles à des phares, quelques étincelles s'accrochent encore à la cime des pics ou aux pointes des rochers. Enfin, tout s'éteint, et un grand silence, à peine troublé par le sourd murmure du fleuve, s'établit dans cette nature si vivante il y a quelques minutes, et qui maintenant s'endort.

A l'hôtel, où Alan et Solange s'étaient autrefois rencontrés, on les accueillit comme des voyageurs de haute distinction — *et de grande espérance* — quand on sut que les lettres arrivées deux heures auparavant leur étaient adressées.

« Déjà le courrier d'Ems! Mon oncle n'a pas perdu de temps à le faire suivre », fit Alan, satisfait, comme on l'est toujours à l'étranger, de revoir le timbre de son pays.

Il décacheta l'enveloppe qui portait son nom et lut rapidement; puis se tournant vers sa femme, qui parcourait une autre lettre: « Quelques lignes du régisseur d'Oakvil-Abbey... on nous attend; les appartements, la chapelle, le parc se parent pour vous, ma Solange, et, dans son désir de connaître plus vite la nouvelle lady Oakvil, le clan tout entier veut venir à notre rencontre. Vous verrez comme on sait aimer qui le mérite, dans nos fidèles *Highlands*! »

Et remarquant l'air ému de Solange, il ajouta :

« Mais vous avez une lettre aussi; est-ce de madame de Valfontaine? »

— Non, c'est de Maggy, qui m'écrit de Rome, où vous savez qu'elle se trouve avec lord et lady Ameston. Elle m'annonce son mariage.

— Non pas, je pense, avec...

— Oh! ne prononcez pas ce nom... il me fait encore frémir. Non, grâce à Dieu, notre petite amie revient à la saine raison en choisissant un homme bon et loyal.

— Et cet heureux élu s'appelle?

— Ecoutez, Alan, fit gravement Solange, reprenant la feuille armoriée que couvrait en tous sens la large écriture de Maggy.

« A l'heure où vous me lisez, chère Solange, vous serez une vieille mariée de quinze jours au moins, peut-être même d'un mois. Avec mon étourderie habituelle, j'ai oublié la date fixée pour la cérémonie, et suis réduite à faire pour votre bonheur des vœux un peu élastiques — ce qui ne les rend pas moins solides, au contraire.

» D'ailleurs, avez-vous besoin vraiment que nos bons souhaits vous accompagnent, au moment où vous devenez l'épouse choisie entre toutes de l'homme

que vous adorez — car vous l'adoriez, je ne m'y trompai jamais, moi, et je suis bon juge en pareille matière. — Quant à sir Alan, il n'eut jamais d'yeux que pour vous, et je l'en félicite sincèrement, non moins que du bonheur qui lui échoit aujourd'hui.

» Moi aussi, je me décide à franchir le grand pas, et crois que, pour la première fois de ma vie, je ne ferai pas une sottise. Mes parents viennent de me fiancer au baron Roger Seynald, attaché depuis plusieurs mois à l'ambassade de France à Rome. Nous le voyions souvent, je paraissais lui plaire et lui ne me déplaisait pas... Solange, eus-je raison de sourire en baissant les yeux le soir où, entre deux figures de cotillon, il me demanda si je consentirais à devenir sa femme? Je pense que oui, car depuis ce moment, je me sens singulièrement calme et *protégée*, dans le sens exact du mot.

» Il y avait bien quelque chose de gênant — vous savez que je vous dis tout, et quoique je me doute bien que quelqu'un lira par dessus votre épaule, je ne veux pas changer mes habitudes — il y avait donc quelque chose de très embarrassant, et si le baron Roger ne fût venu à mon secours, je ne sais comment je m'en serais tirée. Mais dès la première allusion que je hasardai à un certain souvenir désagréable qu'il ne doit pas ignorer, il me tranquillisa d'une manière si sérieuse et si tendre, que je commençai à l'aimer pour tout de bon.

» Et voilà comment, *my dearest*, je me trouve l'heureuse fiancée du baron Seynald, que j'épouserai dans six semaines.

» Je n'ose espérer votre présence à mon mariage, qui aura lieu ici, ma mère ne se souciant pas de retourner à Amesfort-House pour l'hiver. Pourtant, en allongeant un peu votre voyage de noces, ce serait faisable: vous dire la joie que j'en éprouverais serait douter que vous appréciez ma vieille affection à sa valeur.

» Rome se repeuple à mesure qu'avance l'automne. Chaque jour, nous rencontrons de nouvelles connaissances, ou plutôt des relations anciennes que nous renouons avec plaisir. Dernièrement, c'était madame de Saint-Yon et son fils, entrevus dans la pénombre de la prison Mamertine, et revus à Saint-Pierre, sur le tombeau des Apôtres où tous deux priaient avec une ferveur que j'enviais, moi, hélas! si tiède. Et — mais, peut-être ceci ne vous étonnera guère, Solange — huit jours après, nous apprenions que M. Aimery de Saint-Yon venait d'entrer au couvent des Dominicains, place de la Minerve. C'était un si beau danseur!... Mais vous allez me gronder, et je sens que j'ai tort de parler de lui sur ce ton profane: il était le plus parfait d'entre nous avant qu'il ne songeât à devenir un saint.

La voix de Solange s'était altérée, et son mari, lui prenant la main, dit avec une émotion pénétrante :

« Lady Maggy a raison, il valait mieux que nous, Solange. »

La jeune femme attacha sur lui son beau regard humide, rayonnant de tendresse. « Mieux que moi, oh oui!... Mais s'il est le plus généreux des hommes, vous, Alan, vous en êtes le meilleur. »

GEORGES DU VALLON.

FIN



Soulier papillon.

Forme nouvelle, s'attache sur le cou-de-pied par un nœud en ruban de satin. En chevrete glacée, 10 fr. 50 c.



Soulier Victoria.

En chevreau glacé, bandes vernies découpées en olives, intérieur doublé en chevreau de couleur : 15 fr. 50 c.



Soulier Menuet.

Pour soirées, en satin de soie, avec motif de perles, forme élégante et nouvelle.



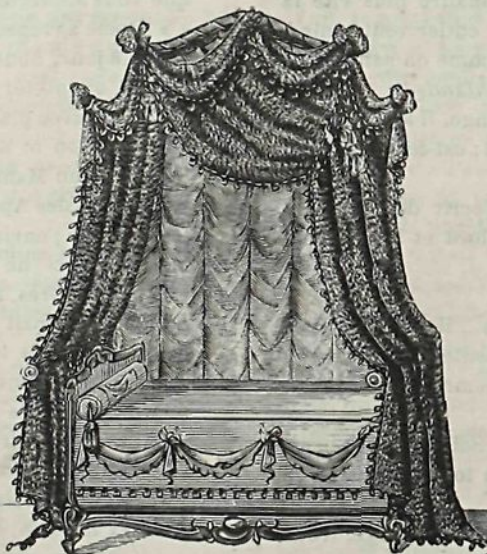
Soulier Matelot.

En chevreau glacé noir, empeigne et bout rapportés, pointes vernies, doublé en chevreau couleur tabac : 16 fr. 50 c.



Costume en dentelle tilleul, de madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

Costume en dentelle et satin français tilleul — Jupe en taffetas crème couverte par une jupe en dentelle, dont le bord festonné joue sur un plissé en satin tilleul. Tablier en dentelle largement drapé; à gauche, une draperie tendue en satin tilleul forme comme une quille ramenée en biais dans une travers en satin; la partie dépassante est plissée de plis couchés. Lés de derrière en satin, froncés et montés à la pointe du corsage, dont le dos est froncé à l'épaule, plissé à l'encolure; plis très serrés à la taille



Lit drapé par M. Bessonneau, tapissier, 19-21, rue de Charenton.

pour former la pointe. Le devant et le côté en dentelle sur transparent tilleul; chemisette bouffante. Col droit. Manche en satin avec un parement en dentelle et un nœud de côté.

Lit drapé. — Ciel de lit Louis XV couvert d'étoffe; petite draperie attachée par des choux et rabattant sur les grands rideaux, dont un est relevé à l'Italienne; fond de lit bouillonné. M. Bessonneau enverra aux personnes qui lui en feront la demande, des devis avec des étoffes de différents prix.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4525, et une planche de Patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ
Corsage, première toilette (gravure n° 4523). — Blouse, costume matelot, petit garçon, page 7 (Album de Juin).
DEUXIÈME CÔTÉ
Tunique et pantalon, costume de bain, page 4 (Album de Juin). — Robe pour petite fille (gravure n° 4523).